Document generated on 07/18/2025 3:57 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Appartenir à l'histoire

Yara El-Ghadban

Number 165, Summer 2020

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93904ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

El-Ghadban, Y. (2020). Appartenir à l'histoire. *Moebius*, (165), 135–144.

Tous droits réservés © Moebius, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Appartenir à l'histoire

Yara El-Ghadban

à ma mère

Mon histoire ne m'appartient pas. Je la partage avec des milliards de chrétiens, de musulmans et de juifs pour qui la Palestine n'est rien de moins que la Terre sainte, la Terre promise. Indigènes, migrants, nomades, commerçants, conquérants, missionnaires, réfugiés, colons… différents peuples habitent depuis des millénaires la Palestine. Je viens de ce petit nœud diamanté reliant l'Afrique, l'Europe et l'Asie, lieu de passage des premières migrations qu'a connues l'humanité. Coulent dans mes veines les histoires, mémoires, chants, civilisations de trois continents. Qui suis-je alors pour revendiquer une histoire qui appartient à l'humanité entière ? La dire mienne, à moi et à moi seule ? Qui suis-je pour ridiculiser ces fidèles qui pleurent dans les rues du Vieux Jérusalem en marchant dans les pas du Christ, même s'ils ne connaissent ni la langue ni le chemin de leur salut ?

Je revendique la liberté d'être narratrice de mon histoire. Tisseuse, diseuse, conteuse. Exilée dans la vie, je refuse d'être exilée de mon récit. Mon histoire est vieille comme le Vieux Monde. Un jardin de langues. Une épopée transcontinentale

de mythes fragiles et dévorateurs. Une géographie pliée, dépliée, couche par-dessus couche de sable, roches, rivières, collines, montagnes, vallées. Mon histoire a déposé la poussière du monde sur mon corps. Le désert mêlé à la rosée des prés, le souffle salé sucré de la mer Morte et de la mer de Galilée, les coraux oxydés de la mer Rouge et les calanques de la mer Blanche – nom arabe de la Méditerranée.

Alors, imaginez. Imaginez-moi, narratrice de mon histoire. Oubliez tout ce que vous connaissez ou pensez savoir de la Palestine, d'Israël, du conflit israélo-palestinien, comme on aime le nommer (pour dire que c'est une dispute et non une aberration de l'ère coloniale). Oubliez la Terre sainte et votre cours de catéchèse, d'éthique et culture religieuse, de morale (ou peu importe le nom du cours qui est censé faire de vous de bons citoyens).

Si j'étais la seule narratrice de mon histoire, et que vous me lisiez sans préjugés, je vous parlerais de ma grand-mère maternelle, Rasmiyyeh, qui chantait en italien, et de mon grand-oncle Ahmad, héros de la révolte des Palestiniens contre les Britanniques dans les années 1930. Je vous parlerais des sœurs italiennes qui habitaient le couvent perché en haut de Saffouryeh, leur village natal. Comme la plupart des villages palestiniens, Saffouryeh caressait le flanc d'une colline, les maisons tournées vers les terres cultivées plus bas dans la plaine.

Les sœurs s'approvisionnaient chez les paysans. Les jeunes filles du village visitaient à leur tour les sœurs et les aidaient dans diverses tâches. C'est ainsi que l'arabe et l'italien chantaient en duo dans la maison de ma grand-mère. Leur musique m'habite, alors que j'ai rarement l'occasion de parler l'arabe hors de chez moi et que je ne connais pas du

tout l'italien, sauf pour les airs d'opéra que j'accompagnais au piano.

À Saffouryeh, les sœurs et leurs voisines palestiniennes ne discutaient ni de Dieu, ni de colons, ni de miracles, même si leur rencontre avait tout à voir avec Dieu, les colons et les miracles. Elles partageaient les nouvelles de la jeune mariée déjà enceinte, du berger qui a perdu l'un des moutons l'autre jour, de la saison des figues, du fromage à mariner dans l'eau, le sel, et quelques piments, de l'âne malade et des paniers en paille qu'il faudrait vendre à bon prix à Nazareth. Une fois les tâches terminées au couvent et à la maison, filles et garçons du village caracolaient vers les ruines dans les prés qui leur servaient d'aire de jeu. Leurs pieds balayaient le sol et déterraient de temps à autre les mosaïques des anciens conquérants romains. Un couvent avait remplacé les villas des empereurs et l'italien le latin, mais les enfants savaient très bien que la marche de l'histoire était la même, seuls les marcheurs changeaient de nom et de langue. Parfois ils étaient conquérants, d'autres fois, colonisés. Les enfants du village jouaient et brouillaient les empreintes de l'histoire sous leurs pieds.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Britanniques contrôlaient la Palestine. Ils coupèrent les vivres et toute aide acheminée depuis Rome vers le couvent de Saffouryeh. Ils faisaient payer aux sœurs l'alliance de l'Italie avec l'Allemagne alors qu'elles n'y étaient pour rien. Les villageois se réunirent et chaque famille offrit de la nourriture, des graines et d'autres provisions afin d'aider les sœurs à survivre.

Saffouryeh avait toujours son mot à dire sur l'histoire. Ancienne forteresse, le village servait de base pour les résistants palestiniens, dont mon grand-oncle, contre l'occupation britannique. Je me souviens du jour où je suis

tombée sur son nom dans un livre d'histoire. Un livre écrit en arabe par des historiens arabes, qui raconte ce que l'on ne raconte pas ailleurs. J'étais à l'école primaire à Dubaï. Le livre mentionnait un certain Ahmad Al-Toubeh, héros pourchassé par les autorités coloniales pendant la grande révolte de 1936-1939. Je n'ai pas fait tout de suite le lien avec le nom de jeune fille de ma mère. C'est elle qui, en m'aidant à réviser ma leçon pour l'examen, a sursauté en lisant le nom et s'est exclamée :

— Mais c'est mon oncle ! Ton grand-oncle, Yara !

Soudain, deux lignes brèves dans un chapitre sur la révolte des années 1930 se transformaient en une saga familiale. Les trous de mémoire se refermaient, l'un après l'autre. Pourquoi la famille du côté de ma mère s'était-elle réfugiée en Syrie ? Pourquoi chaque fois que j'évoquais Saffouryeh, le village ancestral de ma mère, devant des Palestiniens, me serraient-ils la main comme si j'avais accompli quelque chose de grandiose ?

— Saffouryeh, un village de gens braves, s'empressaient-ils de me dire.

Mon grand-oncle faisait partie de la bande d'Izzidine Al-Qassam, figure importante de la résistance palestinienne, terroriste numéro 1 pour les Britanniques et, plus tard, pour les Israéliens. Si vous vous demandiez pourquoi les fusées artisanales palestiniennes portent le nom « Qassam », là, vous le savez.

En 1937, alors que l'appui des Anglais au projet sioniste devenait de plus en plus flagrant et leur pouvoir, brutal, mon grand-oncle et trois complices assassinèrent le commissaire de district britannique pour la Galilée, Lewis Yelland Andrews, privant le régime britannique de l'un de ses plus fervents lieutenants coloniaux. La mort du haut gradé *of*

Her Majesty's Armed Forces provoqua un séisme politique. Le Haut Comité arabe, l'organe principal représentant les Palestiniens sous l'occupation britannique, fut, du jour au lendemain, mis hors la loi. Mon grand-oncle dut s'exiler en Syrie une première fois avec plusieurs leaders politiques palestiniens. Les Français, qui contrôlaient la Syrie à l'époque, le capturèrent et le renvoyèrent aux Anglais qui, à leur tour, l'emprisonnèrent à Acre, dans le nord de la Palestine. Comme dans toute économie proprement coloniale, on faisait de la sous-traitance. Les gardiens de la prison, eux-mêmes palestiniens, aidèrent mon grand-oncle à s'évader.

Une chasse à l'homme s'ensuivit. Un commandant britannique débarqua à Saffouryeh avec ses troupes et convoqua le mukhtar, le chef du village. Il cacha à peine sa surprise, ce commandant, lorsque le mukhtar (un parent de ma grand-mère) arriva, accompagné d'une trentaine d'hommes et de femmes, tous au teint clair, yeux verts et cheveux châtains, le métissage des civilisations tatoué dans le corps.

— Vos yeux sont des yeux de maîtres, affirma le commandant avec satisfaction.

Sous-entendu : nos hommes (blancs, de l'Occident) ont baisé vos femmes (brunes, de l'Orient).

— Nos yeux sont des yeux de *servantes,* rétorqua le chef de Saffouryeh.

Sous-entendu : ce sont vos femmes (blanches, de l'Occident) qui étaient au service de nos hommes (bruns, de l'Orient).

Ma grand-mère Rasmiyyeh avait les cheveux châtains et les yeux verts aussi… Son regard émeraude est gravé dans ma mémoire d'enfant. Parfois, quand je pleure, ou quand l'hiver recouvre mon visage de sa lumière blanche, ou quand,

les paupières grand ouvertes, je plonge sous l'eau salée de la mer ou sous l'eau chlorée de la piscine, mes yeux bruns tournent aussi au vert. S'écrie alors la personne face à moi, émerveillée :

— Tes yeux ! Tes yeux ont changé de couleur ! As-tu mis des verres de contact ?

À ces moments, je pense à ma grand-mère. Une chaleur me submerge. Je me sens moins coupée de mes racines, moins loin d'elle. Quelque part au fond de mes yeux, Rasmiyyeh vit encore.

J'aimerais penser qu'elle était l'enfant de l'amour, et non du viol. Qu'elle est née de la passion, et non du pouvoir. Que sa peau métisse et son regard vert olive étaient comme la Palestine, un jardin de cultures, de langues, de peuples, d'histoires. J'aimerais préserver ce petit mensonge et en faire un conte, car l'alternative – qu'elle était l'enfant d'une longue histoire coloniale et de l'exploitation des femmes sur des générations – serait trop triste, trop décourageante.

S'ils pensaient trouver des collaborateurs prêts à trahir l'un des leurs parmi les villageois aux yeux clairs, le commandant britannique et ses troupes se trompaient. Omerta dans le village. Les habitants de Saffouryeh, coupables par association, subirent interrogations, menaces, agressions, humiliations. Personne ne dit mot. Frustrés, les soldats s'acharnèrent sur mon grand-père, Saleh. Il refusa de dénoncer son frère, et Saleh essuya des coups jusqu'à perdre toutes ses dents. Voilà enfin résolu, grâce à deux petites lignes d'un livre d'histoire, un autre mystère familial : les dents absentes de mon grand-père.

Dans ce récit, nous n'étions pas vilains, nous n'étions pas victimes. Nous étions des paysans luttant pour leur liberté contre l'empire le plus tentaculaire de la planète et

contre un projet de nettoyage ethnique approuvé par les puissances de l'époque. Dans ce livre, j'avais une histoire et elle m'appartenait avec sa beauté et sa violence.

Saffouryeh, le berceau de ma grand-mère, mon grand-père, mon grand-oncle ; Saffouryeh, connu pour ses habitants révolutionnaires aux yeux verts, a été rayé de la carte en 1948. Et le livre, comme tant d'autres, a disparu. Quelque part entre Dubaï, la Syrie, le Liban, le Yémen, l'Argentine et le Canada, j'ai perdu la trace de mes ancêtres.

Leur mémoire survit à Haret El-Safafreh, quartier des habitants de Saffouryeh à Nazareth, là où ceux qui avaient échappé à la déportation forcée et à la destruction du village s'étaient réfugiés. Mon grand-père, Saleh, étant lié au « criminel » Ahmad Al-Toubeh, avait dû s'exiler avec Rasmiyyeh en Syrie, là où son frère les attendait. C'est ainsi que ma mère est née à Homs.

Saleh, Ahmad, Rasmiyyeh sont tous morts apatrides.

D'autres devaient faire face aux nouveaux maîtres israéliens, porter de nouvelles cartes d'identité et vivre comme des exilés dans leur propre pays, à quelques kilomètres de leurs anciennes terres et maisons. C'est dans ce quartier de Nazareth, au nom mélancolique, que ma mère, cinquante ans plus tard, en 1999, a retrouvé des membres de sa famille. Cousins lointains. Reconnaissables par la ressemblance physique – cheveux clairs, yeux vert olive – et le nom partagé.

Une forêt de pins, vite plantée en 1948, règne sur les ruines du village, là où il y avait des maisons, des oliviers, des grenadiers et des figuiers. Les prés d'enfance de ma grand-mère sont aujourd'hui clôturés, désignés parc national, réserve naturelle et site archéologique israéliens. Seuls les débris de la ville romaine et quelques monuments de l'époque

des croisés ont été préservés. Les Israéliens ont présenté les ruines en grande pompe aux touristes et aux pèlerins.

— Oyez ! Oyez ! Ici, les traces de Zippori, ancienne métropole commerciale de l'Empire romain. Là-bas, le jeune Jésus-Christ pratiquait son métier de charpentier le jour, avant de rentrer à Nazareth le soir. Venez ! Marchez dans les pas du Divin Enfant !

Les pieds de ma grand-mère sont plus petits que ceux de Jésus-Christ. Mais ses pas enjambent les générations et les continents. Pour marcher dans ses souliers et ceux de mes ancêtres, j'ai dû…

Naître exilée et vivre réfugiée dans plusieurs pays.

Migrer vers l'hémisphère Sud puis vers l'hémisphère Nord.

Apprendre désapprendre l'amour la haine des gens.

Apprivoiser la neige la glace les lacs.

Ne plus pleurer la mer ni le sel ni le désert.

Accepter que l'on puisse voyager par choix et non par nécessité.

Me rappeler avant chaque embarquement que je reviendrai. Finis les adieux à jamais.

Traverser retraverser le cimetière de l'Atlantique puis le cimetière de la Méditerranée.

Prononcer les noms Israël Palestine Territoires occupés Cisjordanie Gaza sans rire et sans ironie.

Sourire au douanier israélien à l'aéroport pendant qu'il m'interroge deux ou trois heures durant.

Le supplier de ne pas estampiller mon passeport car je serais persona non grata en Syrie et au Liban (désormais, on le fait sur un papier à part : trop de touristes occidentaux en tournée régionale se plaignaient d'avoir à se justifier aux frontières).

Expliquer pourquoi je ne voudrais pas être persona non grata en Syrie et au Liban.

Me soumettre encore à une heure ou deux d'interrogatoire puisque j'ai osé mentionner la Syrie et le Liban.

Ravaler ma dignité et rassurer le douanier que je viens tout simplement visiter – *je ne suis qu'une touriste, Monsieur. Canadienne, oui.*

Le remercier de sa compréhension – *merci, merci de votre hospitalité* – lorsqu'il me donne enfin le droit de passage.

Acquiescer poliment quand il me répond – *le Canada est l'ami d'Israël après tout, et les touristes canadiens dépensent beaucoup d'argent chez nous.*

Prendre la route vers le nord depuis Tel Aviv jusqu'à la Galilée.

Fixer comme une analphabète les panneaux et les lettres étranges affichées partout sur les façades des magasins.

Arriver à l'entrée du Tzipori National Park après deux heures de voyage.

M'acheter un billet avec des shekels ornés du visage de Ben Gurion, père fondateur de l'État d'Israël.

Suivre scrupuleusement les sentiers menant au site archéologique – *to preserve the rare and critically endangered plants*[1].

Écouter sans exploser le discours du guide qui raconte l'histoire de Zippori Tzipori Sepphoris (choisissez votre langue), la ville romaine – *the magnificent capital of the Galilee in the time of the Roman conquest* – tout en omettant

1. *Toutes les citations suivantes en italiques proviennent du site Internet du Tzipori National Park : https://www.parks.org.il/en/reserve-park/tzipori-national-park/*

le village arabe qui s'appelait Saffouryeh – *in the Arabian period, the city fell from its greatness.*

Résister au désir de crever les yeux des touristes qui rasent le sol, admirant les mosaïques – *the pinnacle of mosaic art in the country.*

Chercher du regard la colline qui surplombe le site, là où étaient juchés le village de ma grand-mère et l'esprit des rebelles contre l'injustice.

Se dévisager l'un l'autre – ma mère, mon père, mon frère et moi – et sourire tristement.

Tourner le dos à la colline, avec en main une carte postale – *Tzipori, glory of the entire Galilee* – généreusement offerte par le guide aux visiteurs.

Seul acte de révolte :

Bifurquer du sentier pendant que les autres touristes poursuivent leur visite.

Cueillir des figues d'un arbre ensauvagé, esseulé, attendant depuis des décennies le retour des paysans qui l'avaient planté.

Tenir tendrement les figues poussiéreuses au creux de mes mains.

Les manger sur place en me disant…

C'était peut-être le figuier de ma grand-mère, et la poussière de sa maison.

Y. E.
27 février 2020